

T 566, 9

Le Vieux Château

Il y avait une fois trois soldats qui revenaient du régiment. Ils avaient bien faim et bien soif car ils avaient parcouru beaucoup de chemin sans trouver aucune habitation.

Mais tout à coup l'un d'eux aperçut un magnifique château. Il en fit part à ses camarades et ils se dirigèrent de ce côté. Quand ils furent arrivés près du château, ils entrèrent dans la cour et ils virent un pommier chargé de fruits. L'un d'eux en prit une, disant qu'elle pourrait lui servir plus tard.

[2] Ils frappèrent à la porte, mais personne ne vint la leur ouvrir. Ils attendirent environ deux heures dans la cour, mais ne voyant rien venir et la faim se faisant sentir, ils se hasardèrent à entrer.

Ils ouvrirent la porte et se trouvèrent dans une grande salle. Au milieu, il y avait une table somptueusement servie et trois couverts. Ils s'assirent et mangèrent beaucoup. Ils burent quelques coups. Après le repas ils examinèrent le château et virent dans une chambre un bon lit. Ils résolurent d'y passer la nuit.

Quand le soir fut venu, deux se couchèrent et l'autre resta pour garder la porte. Vers minuit, il entendit un grand bruit et trois grands coups furent donnés à la porte. Il eut une grande peur et demanda *ce* qui était là.

— Ouvre-moi la porte ! s'écria le diable.

— Non ! je ne veux pas te l'ouvrir, tu me mangerais !

— Non, je ne veux pas te [3] manger, je vas te donner un joli paletot. Quand tu auras ce paletot, tout ce que tu souhaiteras, tu l'auras.

L'autre n'hésita plus et lui ouvrit la porte. Le diable passa et il lui remit le paletot.

Quand il fit jour, il raconta cette aventure à ses camarades et il leur montra son magnifique paletot. Les autres furent très contents, pensant qu'ils auraient aussi quelque chose.

La nuit venue, celui qui avait veillé l'avant-nuit se coucha avec un de ses camarades et l'autre garda la porte. Vers minuit le diable arriva et frappa à la porte en disant :

— Ouvre-moi la porte !

— Non ! dit le soldat, je ne veux pas te l'ouvrir, tu me mangerais !

— Non, je ne veux pas te manger, lui dit le diable. Je vas te donner une serviette. Quand tu auras cette serviette, tout ce que tu souhaiteras, tu l'auras.

Et l'autre lui ouvrit la porte. Le diable passa comme la première fois et lui donna la serviette.

Le lendemain soir, c'était au dernier à veiller. [4] Il avait bien peur.

— C'est moi le dernier, disait-il. Il va me manger.

Mais les deux autres le tranquillisèrent. Il était pourtant bien content car il espérait avoir quelque chose. Il se mit donc à la porte et attendit le diable avec courage.

Tout à coup, il entendit un bruit effroyable semblable à des chevaux traînant un carrosse et plusieurs voix qui les encourageaient à marcher plus vite. Arrivés à la porte, les chevaux s'arrêtèrent et le diable frappa.

— Qui est là ? fit le jeune homme

— Ouvre-moi la porte ! dit-il.

— Non ! je ne veux pas te l'ouvrir, tu me mangerais !

— Non, je ne veux pas te manger. Je vas te donner un cheval qui fait sept lieues à l'heure, et une belle voiture.

L'autre lui ouvrit la porte, le diable lui donna son cheval et sa voiture et il alla manger une vieille femme qui était dans son château et qu'il engraisait depuis longtemps et il ne reparut plus.

Un soir, ces [5] jeunes gens allèrent visiter une belle demoiselle pour lui faire la cour. Mais elle leur dit qu'elle ne pouvait pas en recevoir trois à la fois et ce fut arrêté que ce serait celui qui avait le paletot qui viendrait.

Celui-ci fut très satisfait et, le lendemain soir, il revint chez sa belle et il lui dit qu'[il]¹ serait très heureux si elle voulait se marier avec lui, qu'il avait un paletot, qu'avec ce paletot tout ce qu'il souhaitait venait à lui. La demoiselle dit qu'elle voulait bien se marier avec lui, mais à condition qu'il lui donnât le paletot.

Le jeune homme lui donna le paletot et revint le lendemain. Mais la jeune fille lui dit qu'elle ne voulait plus se marier à moins qu'on lui redonne autre chose.

Le soldat fut fort inquiet et il alla trouver un de ses camarades et lui demanda sa serviette. Celui-ci la lui donna et l'autre retourna vers la demoiselle à qui [6] il la donna. Le lendemain, il fut encore renvoyé parce qu'il n'avait plus rien à lui donner.

Il alla vers son autre camarade et il le pria de lui prêter son cheval et sa voiture, lui assurant que, cette fois, il ne se laisserait plus prendre.

Quand il fut arrivé, il lui donna son cheval et sa voiture et il fit presser le mariage. Mais elle ne voulut plus, disant qu'elle avait attrapé un sot. Le jeune homme jura de s'en venger.

Voici comment il s'y prit :

Peu de temps après, ayant appris que la demoiselle était malade, il s'habilla en médecin, prit un tambour et arriva dans le village où il se mit à battre de la caisse. Tout le monde fut bientôt autour de lui pour voir de quoi il s'agissait. Le médecin dit d'une voix forte qu'il guérissait de toutes les maladies, que les malades qui avaient besoin de lui pouvaient venir en toute sûreté.

La servante de la demoiselle qui entendit ça cela courut vite chez sa maîtresse et lui demanda la permission [7] de faire venir cet excellent médecin. La demoiselle consentit et on courut avertir le docteur de venir immédiatement. Celui-ci ne demandait pas mieux.

Quand il fut arrivé, il prit une pomme dans sa poche. C'était la pomme qu'il avait cueillie en entrant au château, lui en frotta le nez et il vint aussi long que le bras.

— Oh ! monsieur, je vous en prie, faites disparaître ce vilain nez ! dit la demoiselle tout en pleurs.

— Donnez-moi mon paletot, ma serviette, mon cheval et ma voiture, dit le médecin, et je vous le ferai disparaître.

La demoiselle les lui donna, mais il ne voulut pas lui faire disparaître son nez, lui disant qu'il avait attrapé une sottise.

Il se rendit ensuite près de ses camarades auxquels il rendit ce qu'il leur avait emprunté et ils rirent beaucoup de l'aventure.

¹ Ms : elle.

Écrit à la plume en 1887 à Gagy, commune de La Celle-sur-Nièvre, par Joseph Bruère, s.a.i., [É.C. : né le 11/10/1866 à La-Celle-Nièvre, fils de Bruère, Simon, propriétaire et de Catherine Ramillon, marié le 27/01/1891 à Arbourse avec Picq Valentine, née le 24/05/1874 à Arbourse, cultivateur résidant à Gagy, Cne de La-Celle/N., décédé à La-Celle/N. le 23/2/1948]. Titre original. Arch., Ms 55/1, Cahier Gagy/2, pièce 8, p. 16-22.

Marque de transcription de P. Delarue. Utilisation d'une transcription de G. Delarue.

Résumé par P. Delarue, CNM, p. 282.

Catalogue, II, n° 9, version B, p. 440.